

ETC



Matane 2020

Gilles Artaud

Number 18, Spring 1992

Exil et nationalité 2

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35881ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Artaud, G. (1992). Matane 2020. *ETC*, (18), 24–25.

DOSSIER THÉMATIQUE

MATANE 2020

Voyage vif. Quasi un coussin d'air ce train à très grande vitesse. Nous ne sommes ni au début ni au terme du parcours. Une étape, disons. Une étape qui coïncide avec l'un des échangeurs de communication inter-régionaux. Au quai vu au passage un catamaran hydroglisseur.

Il ne s'agit pas que de transbordement. Invisible à deux pas un émetteur satellite pulse au coeur de ce pôle de matières grises. Avec l'immensité du fleuve il vaudrait mieux dire bleu, blanc, haut.

Dans la déambulation, une voix : « On fait actuellement un gros travail sur la semence de verrat ». Depuis 92. Bientôt trente ans. Il est vrai que ces veaux qui regardaient passer notre « chemin de fer » de leurs vertes prairies proviennent de fivetes et broutent comme clones en foire. Alors les porcs ! Depuis belle lurette des bactéries bouffent leur lisier. Nous vivrons, nous le savons, dans la copie du vivant.

Ce qui bruit tout autour n'est pas, même à très haute définition, une allégorie holographique. Nous sommes réellement si se peut cet objet singulier du vieux Clément Rosset.

En Sagamie, des facilités comparables. En Abitibi aussi. Mais nous sommes aux portes de la Gaspésie. Laquelle dispose comme chacune des régions agréées d'un gouvernement autonome modelé sur le pays catalan.

Vous comprendrez que ce différent géographique ne se résume pas au tout numérique. Que nous ne partageons pas que leurs fibres optiques. Qu'il y a un air d'aller clairement salin, c'est dire une lumière et une animalité qui gouttent. Ou si l'on préfère des herbes à facettes sans lesquelles les dunes s'érodent. Il est vrai que le temps passe en toute indépendance. Sans nous.

Sur la promenade qui borde la rivière terrassée un amalgame de corps humains pratiquent les exercices matinaux du rire comme subsistent en Chine les ballets du Tai-Chi. D'où provient cette hygiène de la dilatation que les québécois s'imposent sous l'oeil amusé des étrangers ? On dirait une fatalité de l'humour, un cas d'école, un pli de repassage, des spasmes sous pilon...

Nous effectuons une tournée. Notre collectif d'artistes dotés de statuts que la relève, portée jusqu'à quarante cinq ans, nous envie, présente ses ouvrages tamponnés de droits perçus au moyen de cartes à puces. Non seulement les présente, mais les développe et les achève de lieux en lieux.

Car le Québec, par la grâce de sa portion du génie

des peuples, a su prévoir les attraits du folklore de l'actuel. En ce Matane dont enfin tous les Julien ne parlaient plus (mais les temps changent, disait Spike Lee) un vieil encodeur de vidéo disque nous promet de bien beaux détournements de ses usages prévisibles. Ce n'est pas rien et il n'y a pas que ça.

Si la pratique de l'art s'apparenta au tournoiement, tel l'extase des enfants devant une vitrine de jouets, soufis et pygmées ne sont plus en voie de disparition. Ils sont disparus. Sauf quelques spécimens inscrits au patrimoine mondial et recensés parmi les destinations du tourisme culturel. Sont disponibles par échantillonneurs sur le réseau domestique fax/modem, sous les cotes chants du monde et cinémas du réel, un éventail de leurs sons et une variété de clichés.

Recyclables, bien sûr. Propres à entrer dans une succession d'usures bouclées en circuits ouverts jusqu'à leur fermeture. ∞. Reproductibles sans odeur, hors sudation, oreilles et yeux sous casques d'audio-vision. Tous métis. Hybrides comme des insectes de ville. La mémoire de la taille d'une gamète dans l'azote liquide. Bientôt notre époque aura évacué la triste nécessité de nos déjections. Nous aurons l'humus biogénétique.

Restent, car il y a encore quelques restes plombés, bétonnés, orientés au sud, mais restent le tournoiement des feuilles récoltées dans d'immenses nasses par Jean-Jules Soucy pour conserver l'automne, et ces bénéficiaires de pertes d'équilibre et d'instabilité. Justement, par les hasards heureux du montage, celle-là.

Où en sommes-nous ?

Près de la passe à saumons.

Elle dit (elle dit constamment, recroquevillée même en marchant elle dit, le cou figé à la façon d'un cupidon de boussole) : « ils m'exterminent tous les jours ils m'étrillent ils m'épivardent Dieu qu'ils m'épouillent ils me varloperont ils m'écaillent... »

Simple catatonie sans doute qui a l'intense déféctuosité de paraître regarder fixement les autres. Nous-mêmes compris dans ce regard angulé. Qu'il n'y ait pas d'art sans autre ne justifie pas que nous subissions pareil défaut de comportement.

Il n'y a pas que ça, disions-nous. Dans le hall de ce maillon des Centres d'arts médiatiques et multidisciplinaires, un squelette de mammifère marin suspendu. Cela fait sourire les plus âgés d'entre nous qui se remémorent la haine qu'entretenait Choron à l'endroit de ces baleines qui ratissent les bancs de crevettes. Ce

pourquoi la synthèse des labos se mêle d'en fabriquer des lots emballés inaptes à rosir dans la poêle. Plaisir qu'il y ait un os. Et un art régional ? Peut-être.

Il y a donc ce Centre d'arts médiatiques et multidisciplinaires où nous venons, troisième étape du parcours, présenter et développer notre dernier ouvrage : « La vie des superlatifs ». Ici les décors et la scénographie confiés à nos collaborateurs des arts visuels. Ils savent manier le bois et les matériaux plastiques. Ce n'est pas un retour en arrière, bien qu'ils soient dans leur alma mater, et que Picasso avant eux — mais laissons faire.

L'ouvrage est raisonnable. Enveloppe sonore à Québec. Spatialisation vidéo à Montréal. Ici, c'est en cours. Interactions informatiques à Chicoutimi. Enregistrements à Banff. Et enfin, diffusion par Montbéliard. Nous bénéficions du 2 % d'intégration des arts aux télécommunications; de la politique de soutien aux co-productions pluri-annuelles et pluri-régionales ; des crédits sans intérêt du ministère des commerces intergouvernementaux. À chaque endroit, une présentation entre intimes. Le public est câblé et se compte au censeur.

Certains croient que nous sommes artistes d'État de notre état parce que nous avons accès, trente ans après la France, à un régime minimum d'insertion sociale. N'était-il pas temps que nous partagions à titre d'ambassadeurs itinérants de notre Beau souverain à nous, québécois, le bien-être commun ?

Nous remballons « La vie des superlatifs ». Prête à porter. Miniaturisée. Qui tient dans le plus petit commun.

Sur le gazon ras, recroquevillée, elle dit :

« ...Si juteuse le crin flatté

L'odorat surmené à proximité d'une colonie de délices... »

Nous n'avons rien à foutre de René Char dans la bouche d'une bénéficiaire de Laborit.

